

SERGE

YASMINA REZA

SERGE

Roman



VOIR DE PRÈS

© Flammarion, 2021.

© 2021, Voir de Près pour la
présente édition

ISBN 978-2-37828-329-2

Dépôt légal : avril 2021

VOIR DE PRÈS

www.voir-de-pres.fr

À mon Vladichka

*À Magda et Imre Kertész,
amis chéris*

La piscine de Bègues date des années vingt ou trente. Je n'étais pas allé dans une piscine depuis le lycée. Obligation de bonnet de bain paraît-il. J'avais emporté la calotte du spa de Ouigor, toujours conservée. Avant de rentrer dans les douches un type me dit, monsieur vous ne pouvez pas entrer dans la piscine comme ça.

- Pourquoi ?
- Votre maillot est en tissu.
- Ben oui.
- Il doit être en lycra.
- J'ai été dans l'eau partout avec

ce maillot, personne ne m'a jamais rien dit.

– Ici, il doit être en lycra.

– Comment je fais ?

Il me dit d'aller voir le type des cabines. J'explique mon problème au type des cabines. Il me semble un peu anormal comme ceux qu'on voit parfois faire la circulation devant les écoles. Il dit, je vais voir ce que j'ai. Il me rapporte un maillot noir et marron. Du 56, pour Depardieu. Je dis, ça va être trop grand. J'en ai un autre plus petit. Il m'en présente un vert. Location, deux euros. Je dis, ça devrait aller, me percevant comme il y a trente ans.

J'envoie Luc dans le bain. Dans la cabine, je me fous à poil, je com-

mence à enfiler le maillot et là je me dis merde, ce maillot n'a peut-être jamais été lavé. Je décide de faire disparaître ma queue. Je tire la peau pour diminuer l'ajourage du gland et je roule l'ensemble en escargot. Bref j'en fais un clitoris. Puis je remonte le slip qui est une sorte de gaine et je l'ajuste en coinçant bien les parties entre les jambes. Tout à coup, une collerette blanchâtre et molle se met par-dessus le maillot. C'est moi. Mon ventre déborde. Je vais supprimer le pain. Et éventuellement le vin. Je passe sous la douche d'où j'aperçois Luc barboter avec ses ailerons dans le pédiluve. Qu'est-ce qu'il fabrique dans cette cuve pleine de champignons et de miasmes ?! Le

pédiluve fait deux mètres cinquante de long, je le traverse comme un échassier pour éviter de poser mon pied. J'en extirpe le gosse qui veut y rester. Pour lui c'est une petite piscine, pour moi c'est le Gange.

Dans l'eau, j'essaie de lui apprendre à nager. Il a neuf ans, les enfants nagent à son âge. Je lui montre prière, sous-marin, avion, mais il s'en fout, il veut jouer. Il va partout, il se jette, il saute, il se noie à moitié. Je le ressors, il a l'air d'un rat avec sa dent de travers. Il rit. Il a constamment la bouche ouverte. Je lui fais des signes pour qu'il la ferme quand il est loin de moi. Il m'imité pour me faire plaisir, plisse les yeux, verrouille ses lèvres l'une

contre l'autre et repart la gueule béante.

Dans la rue, je lui ai expliqué comment traverser. J'ai décomposé le mouvement : AVANT de traverser tu regardes à gauche, puis tu regardes à droite, et puis encore une fois à gauche. Il fait tout bien en me singeant avec une lenteur inouïe. Il ne pense pas que ces mouvements ont une fonction, il pense juste que se déhancher et tordre son cou au ralenti sont la clé pour traverser. Il ne comprend pas que c'est pour voir les voitures. Il le fait pour m'être agréable. Pareil pour la lecture. Il lit correctement, mais souvent sans entendement. Je lui dis, tu dois respecter les points, quand tu vois un

point, tu t'arrêtes et tu respires. Il fait un essai à voix haute, *L'aîné eut le moulin, le deuxième eut l'âne, le troisième n'eut que le chat.* Je dis, point!... Il s'arrête. Il prend une grande inspiration et souffle longuement avec sa bouche. Quand il redémarre, *Ce dernier fut triste d'avoir un lot si minable,* plus personne ne sait de quoi on parle.

Il m'arrivait de l'emmener le matin à l'école maternelle, il entrait dans la cour et se mettait à jouer tout seul. Il faisait le train. Il sautillait en faisant le bruit, *tchout tchout tchout,* sans se lier avec des amis. Je restais un peu, en retrait à regarder à travers la grille. Personne ne lui parlait.

J'aime bien ce gosse. Il est plus intéressant que d'autres. Je n'ai jamais su exactement qui j'étais pour lui. Pendant un temps il me voyait dans le lit de sa mère. Je garde un lien avec Marion pour ne pas le perdre lui. Mais ça je ne pense pas qu'il le sache. Et ce n'est peut-être pas complètement vrai. Il m'appelle Jean. C'est mon nom. Prononcé par lui, il a l'air encore plus court.

Est-ce que sa mère s'inquiète pour lui? Marion croit qu'en achetant toutes sortes de produits, cagoule, mouchoirs, mercurochrome, anti-moustiques, anti-tiques, anti-tout, elle le protège de la vie. Un point commun avec ma mère cela dit. Quand on nous envoyait Serge

et moi à Corvol dans la colonie de vacances juive, elle nous faisait partir avec un sac de cent dix kilos. Une infirmerie entière. C'était l'année des vipères. C'était toujours l'année des vipères.

Depuis quelques semaines Marion est amoureuse d'un autre homme. Tant mieux. Un fauché en instance de divorce. Elle paye tout, les restaurants, les cinés, elle lui fait des cadeaux. Elle s'émerveille du naturel avec lequel il accepte cet état de choses. Il ne fait pas de chichis, dit-elle. Très libre. Très masculin au fond. Certainement, je dis.

Marion m'épuise. Le genre de fille avec qui tout peut tourner au drame en une seconde pour rien, des

vétilles. Un soir, après un agréable dîner au restaurant, je la dépose chez elle en voiture. Je n'avais pas atteint le bout de la rue que mon portable sonnait.

– Je me suis fait attaquer dans le hall!

– Attaquer? Mais quand?

– À l'instant.

– Je viens de te laisser!

– Tu as démarré dès que j'ai claqué la portière.

– Et tu t'es fait attaquer?!

– Tu n'as même pas attendu que je passe le porche, tu es parti comme une flèche comme si tu étais pressé de me quitter.

– Mais non!

– Si!